

bonne. Ainsi on les a éconduits de plus d'un endroit, quand on les eût connus ou dévinés ; ainsi on assure que par autorité supérieure on leur a interdit le saint et bienheureux ministère qu'ils exerçaient avec tant d'édification. Ils se sont résignés et sont allés offrir à d'autres dupes leur éloquence et leurs bibles : le monde est si grand, et les niais si nombreux !

Voici donc la recette pour faire un prédicant apostat : Prenez un homme grand ou petit, sans foi et sans argent, fourbe et hardi ; mettez lui dans la main une bourse et une bible, mais surtout une bourse ; apprenez lui à renverser les yeux et à parler sans s'entendre n'importe sur quoi, pourvu que ce soit contre les catholiques ; puis servez chaud.

Il n'y a que peu de tems n'a-t-on pas vu un de ces ministres, de nous ne savons quelle cinquantième ou soixantième réforme de la réforme, prêcher sur les quais de cette ville, juché sur des douves en voie de déchargement ? L'inspiration lui était montée à la gorge juste à ce lieu là, et il avait aussitôt obéi à l'esprit. Vous pouvez penser s'il eut des auditeurs de toutes les croyances et de toutes les couleurs : la place était bonne. On l'avait pris d'abord pour le propriétaire des douves susdites, et l'on croyait qu'il en vantait la qualité et les vendait à l'enchère. D'aucuns le prirent ensuite pour un marchand de vulnéraire ou de baume de la Colombie qui ne fait pas pousser les cheveux, lorsque force fut bien à tout le monde de le prendre pour . . . ce qu'il était. Il prêcha donc, nous ne savons quoi, car les auditeurs n'ont pu nous le dire ; mais toujours est-il qu'il prêcha, à la grande satisfaction des manœuvres du port et des gamins qui eurent une comédie gratis ; et en conscience cela vaut mieux que l'opéra soi-disant français, et que le cirque, et que toutes ces autres pauvretés que l'on vend si cher aux bonnes gens de la bonne ville de Montréal. Et puisqu'il faut faire des réclames pour ne pas être accusé d'ignorantisme, de barbarie, pour ne pas être traité de recular, de perruque, de capucin, de Hottentot, (est-ce tout ?) faisons des réclames. Or donc, il y aura n'importe quand, sur le quai du St. Laurent, à Montréal, un ministre n'importe lequel, de n'importe quelle religion, qui prêchera n'importe quoi, pour le plus grand amusement des promeneurs et des désœuvrés de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Vous le reconnaîtrez à sa tribune d'un nouveau genre, à son air inspiré et à ses paroles où vous ne comprendrez rien, ce qui est un tour de force de son invention. Alors approchez sans crainte, pauvres et riches, grands et petits, à la porte on ne prend point d'argent, on fait tout pour l'honneur. Là vous verrez des choses admirables, vous entendrez un homme parler sans rien dire, et vous pourrez siffler sans en avoir auparavant payé le droit—*Nota bene* : il est permis de fumer à ce spectacle, et les mères peuvent y conduire leurs filles sans les exposer à rougir, ce qui fait une exception pour ce spectacle en plein vent.

À présent que nous avons fait notre réclame nous devrions avoir une terrible peur des innombrables *immortels* et *incomparables* artistes, qui jouent les incomparables balivernes que l'on nous vante avec un sérieux emphatique bien plus divertissant que la comédie. Car c'est là une concurrence ouverte ; et les gens de bon sens, amis de l'honneur, de la moralité et de la prospérité matérielle de leur pays préféreront le spectacle gratis et inoffensif du prédicant, aux gigue et aux chansons, aux sauts périlleux et aux métamorphoses bouffonnes que l'on va payer de bel et bon argent, pour faire rire de nous par-dessus le marché. Or, marchand qui perd ne peut rire ; nous comprenons donc la grande colère des *immortels*, colère dont on nous a dit un mot bien bas ; et nous nous attendons à quelqu'anathème nouveau lancé du haut de leurs tréteaux contre notre impardonnable audace et nos affreux blasphèmes. Hélas ! il faut bien l'avouer, nous sommes quelque peu endurcis ; et des *immortels* de ce genre nous en avons tant vus sur les places publiques en compagnie de polichinelle et d'aveurs de sabres, que nous demandons permission de ne pas sacrifier l'honneur et l'intérêt de notre cher et pauvre Canada à la peur que nous font ces formidables génies. Et voyez jusqu'où va l'esprit de contradiction ! c'est qu'en outre de notre partialité avouée en faveur du prédicant du quai, nous nous engageons de plus à contredire encore à l'avenir tous ces pompeux éloges de tous les baladins présents et avenir, par amour du bon sens d'abord, afin qu'ensuite ceux qui liront nos journaux ne nous prennent pas pour des dupes de ces amateurs de nos bourses.

Nous aurons un petit mot à vous dire prochainement de notre bon ami le révérend M. Tanner que nous croyions perdu et qui est retrouvé, que

nous croyions mort et qui est ressuscité. Ce cher M. Tanner ! Lui, le cirque et l'opéra, que de bonnes choses à la fois, sans compter les singes et les marionnettes ! Que Montréal est heureux, mon Dieu !

Nous reproduisons plus bas de la *Minerve* un excellent discours de M. F. Gaillardet, l'habile Rédacteur du *Courrier des Etats-Unis*, discours de circonstance qu'il prononça au banquet qui lui fut offert mercredi dernier en cette ville. Avec le talent qu'on lui connaît et la hauteur de vues qu'il sait apporter dans l'appréciation des faits politiques de notre époque, il a montré que la situation politique du Canada ne lui était ni inconnue, ni étrangère ; il a parfaitement jugé des hommes et des choses, et avec la précision et la justesse du coup-d'œil d'un publiciste habile et exercé, il a tracé dans une brillante improvisation l'histoire de notre passé, de notre présent et même de notre avenir en traits profonds et sûrs. Nous avons surtout remarqué que jugeant de notre nationalité, comme nous l'avons fait nous-mêmes dans plusieurs occasions récentes, il a non seulement exprimé, mais il a prouvé qu'elle ne pouvait être ailleurs que dans le catholicisme qui nous rassemble aux pieds d'un même autel, et dans notre langue qui nous unit plus fortement que toutes les constitutions et toutes les lois du monde. Oui, nos mœurs, nos goûts, nos usages, notre société, n'ont une expression, une physionomie distincte, que parce que nous avons une religion distincte, que nous parlons une langue distincte de la religion et de la langue des hommes de toutes les origines qui sont nos alliés et nos frères en politique. Or cette nationalité inaltérable que nous ont faite le catholicisme et le français, c'est notre première richesse et notre première gloire ; c'est la sauvegarde de notre liberté ; c'est la garantie de nos succès et de notre prospérité future. Voudrions-nous l'abdiquer ? non sans doute. Tous nos efforts et tout notre amour doivent donc être voués à la défense de notre langue et de notre religion ; car c'est une vérité bien plus grande et bien plus évidente pour nous que pour aucun peuple, que le culte de Dieu renferme le culte de la patrie ; et chez nous surtout le bon catholique ne saurait être mauvais citoyen.

Il est arrivé mercredi dernier à Montréal un jeune homme d'environ 20 ans qui était descendu de la Baie d'Hudson sans avoir fait de relâche, durant tout ce trajet, dans aucune ville ou village, dans aucun lieu civilisé ; en sorte qu'il tomba à Montréal sans avoir plus d'idée d'une ville et de la civilisation que s'il fût venu de la lune. Car il habitait le nord de la Baie d'Hudson et il n'avait pas même eu l'occasion de fréquenter les blancs du fort. Seulement il vit le printemps dernier, les missionnaires, MM. Moreau et Duranquet, à Abitibi. Il est né de parens catholiques ; son père est Ecossais et sa mère Irlandaise. Mais il n'a jamais quitté les bois ni la vie sauvage, et il n'avait jamais vu de prêtres avant ce printemps. Qu'on se figure les émotions diverses de ce jeune homme en se trouvant jeté sans transition au milieu de cette grande ville, comme on jetterait une balle de pelleterie en consignment. Ce fut d'abord chez lui de la stupeur plutôt que de l'admiration. Quand il eut repris ses esprits, il se fit conduire à l'Evêché, selon les instructions de son père ; et là seulement il se trouva plus à l'aise, car on comprit sa situation et on lui vint en aide. Aux questions qui lui furent adressées (il parle l'anglais et sait lire et écrire), il répondit qu'il ne pourrait consentir à vivre dans un semblable lieu ; que le bruit le rendait sourd, que cette foule de gens s'agitant, courant dans toutes les directions, le jetait dans un étonnement dont il ne pouvait se rendre compte. Il étouffait resserré dans ces rues bordées de hautes maisons ; il ne voyait et n'admirait rien, craignant à chaque instant de se perdre dans ce labyrinthe de rues bien plus difficiles à reconnaître, selon lui, que les traces à peine marquées de ses immenses forêts. Il ne fut curieux de rien voir, il n'était dominé que par le désir de fuir au plus vite de ce lieu pour respirer librement hors de son enceinte. On le conduisit à la cathédrale où il vit les tableaux, les peintures de la voûte et tous les ornemens de cette église. On lui en donna les explications ; on le fit prier devant le St. Sacrement et à l'autel de la Ste. Vierge ; il croit à tout l'enseignement de l'Eglise, et il est suffisamment instruit pour recevoir le baptême. Pendant sa visite à l'église, l'orgue fut joué ; il se fit donner l'explication de cette harmonie. Au milieu de tous ses étonnemens on lui demanda quelle impression lui restait par-dessus toutes les autres. Il dit que la terreur surtout le dominait, et que ce qui se passait en outre dans son âme il ne pouvait le définir. Ce fut une étude curieuse que celle de ce simple enfant de la nature, dont le naïf langage, les émotions, les habitudes, tout était nouveau pour notre vieille ci-